



MOLLY O'KEEFE

Affaires privées

Confidence
pour confiance



POUR elle

LOVE ADDICTION

Confidence
pour confidence

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

AFFAIRES PRIVÉES

1 – Coup d'éclat
N° 11660

MOLLY
O'KEEFE

AFFAIRES PRIVÉES – 2

Confidence
pour confiance

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Zeynep Diker*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

NEVER BEEN KISSED

Éditeur original

Bantam Books, an imprint of Random House,
a division of Random House LLC,
a Penguin Random House Company, New York

© Molly Fader, 2014

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

J'avais beaucoup de questions sur le corps des Marines pendant que j'écrivais ce livre et j'ai une chance inouïe de connaître autant d'hommes et de femmes remarquables ayant servi les États-Unis au sein de nos forces armées. J'exprime ma sincère gratitude envers chacun de vous. En particulier envers le vice-caporal Dan Torrence, qui a servi de 1988 à 1993. Merci d'avoir répondu à mes interrogations et d'avoir partagé tes histoires avec moi. Toute erreur est de mon fait. Depuis le jour où je t'ai rencontré l'année de ma première, tu as bousculé toutes mes idées sur le courage et la loyauté. Adam et moi sommes extrêmement chanceux que Natalie et toi fassiez partie de nos vies.

1

Baie de Cook, Moorea, îles polynésiennes, août 2013

Pour un homme laconique, Brody Baxter détestait le silence. Tandis qu'il regardait les vagues s'écraser sur la plage, il regretta que son frère ne se trouve pas à ses côtés. Le babillage de Sean lui aurait permis de se concentrer.

Alors qu'il entamait sa troisième heure d'une garde qui devait en durer quatre avec rien que le clair de lune et les dauphins à l'horizon, Brody pria pour qu'une escouade paramilitaire attaque la villa par les flots, même si une horde de paparazzis armés de caméras surgissant des plantations de tiaré à sa gauche aurait tout aussi bien fait l'affaire.

Tant que cela rompait la monotonie ambiante.

Il en riait à présent mais, à une époque, il était persuadé que protéger des politicards véreux serait plus excitant que protéger des politiciens honnêtes. L'expérience lui avait prouvé le contraire.

La porte coulissante s'ouvrit derrière lui dans un léger bruissement. Un frisson lui parcourut la nuque tel un avertissement mais il ne se retourna pas. C'était la femme qui escortait le sénateur Rawlings, à la demande de celui-ci. Gina Bassili. L'odeur de transpiration, qui couvrait celle de son parfum, la précéda.

— Désolée, dit cette dernière d'une voix rauque marquée par la surprise. J'ai oublié que vous étiez là.

C'est le principe, pensa Brody avant de s'avancer dans l'ombre projetée par le balcon.

Ayant constaté sa présence, elle renoncerait peut-être à profiter de la vue.

Loin de là. Elle vint s'appuyer contre la balustrade donnant sur la baie. Son peignoir, lâchement noué à la taille, évoquait une nappe d'huile noire qu'on aurait versée sur son corps. La couleur se mêlait à ses cheveux. Au ciel nocturne derrière elle.

Il s'empressa de détourner la tête. Elle n'hésitait pas à se montrer bruyante au lit. Beaucoup de « Oh, chéri ! » sonores résonnaient entre les murs de la villa.

— Tout cela est-il vraiment nécessaire ? demanda-t-elle en désignant d'un geste circulaire Brody ainsi que les autres membres de l'équipe qui gardaient en silence le sénateur, et par conséquent elle-même.

Son accent était presque imperceptible, mais les ruelles du Caire modelaient ses voyelles.

Elle était apparue subitement dans la vie du sénateur. Une lointaine connaissance d'un assistant de collecte de fonds à Washington. Ils ne savaient pas grand-chose de cette femme, ce qui ne plaisait guère à Brody.

Choisissant de ne pas répondre, il parcourut du regard l'escarpement sur sa gauche. Avec un peu de chance, l'épouse du sénateur Rawlings descendrait la falaise en rappel armée d'un pistolet-mitrailleur, épargnant ainsi à Brody cette conversation.

Par moments, le corps des Marines lui manquait vraiment.

Du coin de l'œil, il la vit faire courir ses doigts sur le col de son peignoir en soie, révélant sa clavicule, la courbe de sa poitrine défiant toute gravité.

— Peut-être Doug s'est-il envoyé lui-même ces menaces de mort, rien que pour pouvoir m'emmener loin de tout.

Peu probable. L'équipe de Brody n'était pas bon marché. Et la baie de Cook, c'était beaucoup d'efforts pour une femme qui aurait sans doute joué la même comédie au Four Seasons à Washington.

— Cela vous dérange ? De devoir nous écouter ? (Elle inclina la tête et sa chevelure d'ébène ruissela sur son cou.) En sachant qu'il a une épouse. Une famille. Qu'il les trompe ? Qu'il ment ?

Ses pupilles étincelaient. À l'évidence, le caractère sordide, illicite, de leur relation l'excitait. Ainsi que le rôle qu'elle y jouait. Cela expliquait pourquoi elle sortait le grand jeu à un homme qui faisait deux fois son âge, trois fois son poids, et qui était doté de la moralité d'un requin.

L'espace d'un instant, Brody envisagea de lui rétorquer que la vie du sénateur Rawlings comportait des facettes bien plus sulfureuses que cet adultère. Que les menaces de mort auraient pu provenir d'un large éventail de groupes extrémistes, le produit d'une vie de double jeu et de mensonges au nom de la politique.

Toutefois, dernièrement, Rawlings agaçait particulièrement le parti Baas du Yetarzikstan en exprimant son soutien aux rebelles.

Tout cela, il ne prit pas la peine de le lui expliquer, car il doutait que cela l'intéresse. Au lieu de quoi, il se remit à contempler l'océan. Les dauphins, le clair de lune. *Le déranger ?* En règle générale, rien ne dérangeait Brody.

— Gina ? hurla le sénateur derrière la porte.

Elle haussa les épaules, affectant une moue faussement chagrinée.

— Le devoir m'appelle, murmura-t-elle avant de disparaître dans la villa.

L'univers conviait l'humanité à échouer. À se montrer égoïste et mesquine. Voire malveillante. Et la plupart des gens, d'après l'expérience de Brody, s'avéraient incapables de décliner l'invitation.

Le sénateur et ses mensonges n'étaient qu'un exemple parmi tant d'autres.

Son oreillette bourdonna un quart de seconde avant qu'il n'entende la voix de Colin.

— Brody ? Roy va venir te relever. Tu as de la visite au QG.

Un visiteur ? Ici ?

Soudain, il pensa à Ed, malade et seul dans sa maison. Trop têtu pour demander de l'aide même s'il en avait besoin.

Bon sang !

Sean et lui auraient dû embaucher une infirmière à domicile. Ils en avaient discuté, mais Ed était trop buté et Brody ignorait comment lui faire entendre raison. Ou peut-être ne s'en souciait-il pas assez.

Cependant, Sean ne savait ni où se trouvait Brody ni comment le rejoindre.

Personne ne le savait.

Il ne s'agissait donc pas d'Ed.

Son diaphragme se détendit.

Roy, un type robuste et trapu avec lequel Brody travaillait depuis des années sans pour autant rien connaître de lui, sortit de l'ombre. Ils se saluèrent de la tête, puis Brody suivit le sentier entre les fougères et les bananiers sauvages en direction des dépendances, où l'équipe avait installé son quartier général.

Des insectes tropicaux voletaient autour de l'éclairage de la véranda. À gauche de la lumière et de la nuée de bestioles se tenait un homme qui suait à grosses gouttes dans une chemise blanche onéreuse. Sa veste de costume était jetée sur la balustrade. Brody ne distinguait pas son visage, car l'étranger avait la tête penchée tandis qu'il retroussait ses manches.

Le mécanisme complexe, mélange d'accès d'adrénaline, d'estomac noué et de chair de poule, destiné

à l'avertir d'un danger se mit en branle. Qui qu'il fût, ce type s'était donné du mal pour le trouver.

Et personne ne déployait tant d'efforts pour annoncer de bonnes nouvelles.

— Vous êtes ici pour me voir ? demanda Brody, s'avançant vers la lumière, mais sans aller trop loin.

— Brody Baxter ? fit l'homme, jetant un coup d'œil aux ombres où Brody, avec sa peau et ses vêtements noirs, se fondait dans la nuit.

Quelque chose titilla les tréfonds de son esprit. Un souvenir. Cet homme n'était pas un étranger. Son allure BCBG de jeune Américain confiant de sa place dans le monde lui était familière.

— Oui, répondit Brody.

— Vous n'êtes pas facile à trouver.

Une fois de plus, c'est plus ou moins le principe. Brody coupa court aux salamalecs.

— Qui êtes-vous ?

— Plusieurs années se sont écoulées, dit l'homme avec un sourire fatigué avant de lui tendre la main. Je suis Harrison Montgomery.

Des souvenirs lointains remuèrent sa mémoire. Des images de ce type et de sa petite sœur affluèrent des renforcements où il les avait repoussées des années plus tôt.

Ashley.

Brody serra la main d'Harrison. La dernière fois qu'il l'avait vu, Harrison était un trou de balle privilégié de vingt et un ans. Presque aussi abject que son père, bien qu'à des lieues de l'abjection toute particulière de sa mère.

Cela expliquait toutefois comment il avait réussi à le trouver. Harrison avait le bras long. Les Montgomery formaient une dynastie politique originaire de Géorgie qui s'étendait sur quatre générations. Les Kennedy sans le président, l'assassinat ou les scandales sexuels. Bien qu'il y ait eu bon nombre de rumeurs sur Ted, le père d'Harrison.

Si Harrison voulait retrouver quelqu'un, il possédait tout l'argent et le pouvoir nécessaires.

Intéressant, songea Brody. *Mais pourquoi moi ?*

— Que puis-je pour vous, Harrison ?

Ce dernier soupira et appuya les mains sur ses hanches.

— Je... j'ai besoin d'un homme pourvu de vos talents.

— Je n'ai rien de si spécial.

Brody n'était pas pressé d'être à nouveau mêlé aux affaires des Montgomery.

— Ashley a été kidnappée.

Il sentit ses organes se recroqueviller à la mention de ce prénom, puis à nouveau lorsqu'il imagina la jeune femme en danger.

— Ou prise en otage. J'ignore quel est le terme le plus approprié.

— Par qui ?

— Des pirates somaliens. Elle travaillait dans un camp de réfugiés au Kenya. Elle est tombée malade, et une amie l'a convaincue de partir se reposer aux Seychelles. Elles ont loué un bateau pour la journée, et j'ignore s'il a dévié de sa route, ou si l'équipage était de mèche avec les pirates...

— Ils exigent une rançon ?

— Oui. (Harrison secoua la tête comme s'il s'était rendu compte qu'il se perdait en conjectures et fût reconnaissant à Brody de le remettre sur les rails.) Je négocie...

Rien d'étonnant à ce que les Montgomery cherchent à négocier.

— Depuis quand ?

— Trois semaines.

En règle générale, les pirates somaliens ne s'en prenaient pas à leurs otages : c'était mauvais pour les affaires. Toutefois, vivre dans la terreur pendant trois semaines, c'était très long.

Penser à Ashley sous la menace d'une arme et maltraitée lui fit l'effet d'un coup en plein ventre. Le réduisit à une créature instinctive, animale. Cette situation était intolérable et il se devait d'agir.

Dix ans s'étaient écoulés mais, dans son esprit, elle avait toujours dix-sept ans ; une enfant surprotégée, faisant ses premiers pas dans sa vie de femme. Précoce et optimiste à en friser le ridicule. Sa présence dans un village somalien, entourée de malfrats armés, paraissait tout aussi insensée que celle d'une licorne.

— Je paierai, bien entendu. Quels que soient vos honoraires...

— De quoi avez-vous besoin ?

Harrison cligna les yeux devant l'acceptation implicite de Brody avant de se ressaisir et, il fallait bien le reconnaître, de focaliser toute son attention sur le sujet en question. Peut-être avait-il vaincu ce problème génétique amenant tous les membres de sa famille à se comporter de façon odieuse.

— Je travaille avec un interprète, Umar. La communication par portable est difficile, car ils ont des problèmes de réception, mais Umar possède un téléphone satellite. Et un pilote m'attend au sol à l'extérieur de Garowe.

— De quoi avez-vous besoin ? répéta Brody.

— J'ai besoin que quelqu'un aille la récupérer au point de rendez-vous. J'irais bien, mais on m'a informé que la situation pouvait dégénérer. Et il est primordial que cette histoire... ne fasse pas de vagues.

Évidemment. Le père d'Harrison était gouverneur de Géorgie, Harrison était candidat à la Chambre des représentants, et donné grand favori.

Quelle que soit la nature des réactions émotionnelles que suscitait en lui l'évocation d'Ashley, Brody parvint à les enfouir sous les détails logistiques.

— Quel est le délai ?

— Je suis censé recevoir les coordonnées dans douze heures. Mais les pirates sont loin d'être fiables.

— Comment procéderez-vous à l'échange de la rançon ?

Il n'avait aucune envie de parcourir les territoires tribaux d'une Somalie déchirée par la guerre muni d'un attaché-case plein de billets verts.

— Ma famille transférera la somme sur un compte offshore dès qu'on aura les coordonnées et la preuve qu'Ashley est vivante et en sécurité.

Opérations bancaires électroniques. Comptes dans des paradis fiscaux. Les pirates avaient fait du chemin.

— Combien ?

— Un million deux cent mille.

Brody rit, même si la situation n'avait rien de drôle.

— Ils exigeaient un et demi, c'est ça ?

Harrison se raidit, percevant l'insulte.

— Brody, j'ai besoin de vous, mais vous n'imaginez pas l'épreuve que ça a été.

L'estime que Brody portait à cet homme s'accrut sensiblement.

Il vérifia l'heure sur sa montre. Il était 2 heures du matin. Brody et son équipe s'envolaient de Moorea avec le sénateur à 8 heures.

— Vous avez un avion à disposition ?

— Le jet familial. Je peux vous emmener jusqu'à Mogadiscio, mon pilote vous y récupérera pour vous conduire à Garowe, où est détenue Ashley. Umar vous y rejoindra et vous mènera à elle.

— Il me faudrait le numéro de satellite qu'utilise cet Umar.

Harrison, prouvant une fois de plus sa force de caractère, lui tendit un téléphone.

— Les numéros de toutes les personnes avec lesquelles nous avons été en contact y sont préenregistrés. Ainsi qu'une chronologie des événements,

aussi exhaustive que possible étant donné le peu d'informations que je possédais.

Brody prit l'appareil et le glissa dans sa poche. Il devait terminer la mission pour Rawlings, même si elle lui paraissait répugnante.

— Lui avez-vous parlé ? s'enquit-il.

— Une fois, brièvement. Ils envoyaient des photos mais, il y a une semaine, j'ai exigé de lui parler, sans quoi...

— Vous avez négocié.

— Aurais-je dû les laisser l'abattre ?

Non, songea Brody, vous auriez dû venir me trouver trois semaines plus tôt.

— Elle a dit qu'elle n'était pas blessée, poursuivit Harrison. Qu'elle était bien nourrie. Qu'elle s'ennuyait, surtout. Et avait peur.

À nouveau, Brody sentit ses poumons se comprimer.

— On peut partir dans six heures, annonça-t-il.

Harrison soupira comme s'il retenait son souffle depuis des jours.

— Merci.

Accepter la gratitude de Montgomery était extrêmement ironique et curieusement difficile, comme avaler une balle de golf. Il parvint toutefois à hocher la tête.

— Vous pouvez patienter ici, dans la maison d'amis. Essayez de dormir un peu.

— Nous n'avons pas encore évoqué le paiement.

— On en discutera.

Brody était sur le point de frapper à la porte pour informer Clint des changements qu'il allait devoir apporter à l'itinéraire, mais il s'arrêta à la lisière de l'obscurité et regarda par-dessus l'épaule l'enfant chéri des Montgomery. Désormais un homme de trente et un ans. Dix années s'étaient écoulées.

Ashley devait être une femme à présent.

Il repoussa cette pensée, vagabonde et inutile.

— Pourquoi moi ?

Les yeux d'Harrison, empreints de vieillesse, en disaient long sur les dix années passées, et l'histoire n'avait rien de plaisant.

— Nous savons que vous vous montrerez discret.

Brody faillit éclater de rire. Certes, il avait prouvé aux Montgomery qu'il savait garder leurs petits secrets.

Il ouvrit la porte d'une poussée, mais la voix d'Harrison l'arrêta.

— Brody. Récupérez-la et ramenez-la à la maison. Et... veillez à sa sécurité.

Ce qui, avec Ashley Montgomery, était bien plus facile à dire qu'à faire.

2

*Aérodrome de Garowe, quatorze heures plus tard,
4 août 2013, 16 heures*

Brody glissa ses lunettes de soleil sur ses yeux fatigués. Clayton, le pilote, mit les moteurs au ralenti et le silence soudain résonna dans la petite cabine.

— Voilà Umar, annonça Clayton avec son fort accent australien.

À travers le pare-brise crasseux, il pointa le doigt sur un groupe d'hommes qui se tenaient autour d'un pick-up Toyota Land Cruiser modifié de sorte à monter une mitrailleuse lourde à l'arrière. Des cinq hommes encerclant le véhicule, quatre possédaient des armes. Et des grosses. Et parler d'hommes était exagéré. On aurait dit des garçons s'amusant avec des jouets dangereux.

Tous étaient vêtus de la jupe ma'awii traditionnelle et d'un débardeur taché de sueur ou, curieusement, d'un maillot des Chicago Bulls. Umar, cependant, portait une veste croisée bleue sur sa jupe rouge et blanc, dont les boutons dorés s'accordaient à merveille avec son sourire arrogant.

Brody se demanda à quel otage il l'avait piquée.

Les pirates payaient de coquettes sommes aux interprètes pour négocier les transactions avec les cargos et pétroliers coréens, leurs principales cibles.

Ils s'en prenaient rarement aux civils comme Ashley.

Le téléphone que Brody tenait à la main bipa et un message d'Harrison s'afficha sur l'écran.

« Umar te conduira à elle. »

« Compris », écrivit-il en réponse avant de ranger l'appareil dans sa poche. Puis il prit une minute de plus pour vérifier que le Glock 21, dans l'étui sous son bras, et le couteau de chasse attaché à sa cheville, un cadeau de Sean sans lequel il se sentait nu, se trouvaient bien à leurs places.

Son téléphone vibra et il le sortit de nouveau. Cette fois, une photo s'afficha. Une femme au visage maculé de boue, encadré de cheveux châtain foncé tout emmêlés. Ses yeux bruns étaient immenses. À la fois terrifiés et farouches.

Ashley.

Tel un séisme qui se serait produit à des kilomètres, sa réaction fut cataclysmique mais distante.

« Ils viennent d'envoyer cette photo comme preuve qu'elle est encore en vie, mais c'est la même qu'il y a une semaine. »

Après une profonde inspiration, Brody fourra le téléphone dans sa poche et ouvrit la porte du Cessna.

— Hé, vieux. (Clayton posa une main sur l'épaule de Brody, lisant dans ses pensées, comme pouvait le faire un frère d'armes.) Les pirates ne s'en prennent pas aux otages. C'est ce qui leur permet de poursuivre les affaires.

Brody hocha la tête. C'était précisément ce qu'il se répétait. Mais c'était sans compter ce groupe de civils assassinés sur leur bateau. Et puis cette vieille photo le contrariait. Ainsi que ces gosses armés. Une balle tirée par accident tuait aussi bien qu'une autre.

Dehors, le vent chaud et sec faisait tournoyer le sable, brûlant toute zone de peau non couverte. Et la tension était tout aussi extrême. Il sentait que les garçons le jaugeaient, prenant note du pistolet sous

son bras. Tous serrèrent leurs fusils d'assaut un peu plus fort, s'efforcèrent de paraître un peu plus durs.

Cela fonctionna en partie.

Brody s'était ramolli ces dix dernières années. Protéger des sénateurs crapuleux et des stars de cinéma paranoïaques ne l'avait pas confronté à ce genre de situation.

Un frisson d'appréhension le parcourut, comme si toutes ses terminaisons nerveuses étaient à vif.

— Bonjour ! le salua Umar tel le réceptionniste d'un hôtel cinq étoiles.

— Où est Ashley ?

— Je vous escorte.

— Elle est près d'ici ?

— Suffisamment.

Le village était minuscule, plein de huttes en terre battue regroupées avec des toits en bâches et sacs plastiques. Les enfants l'observaient de leurs yeux écarquillés depuis les demeures plongées dans l'obscurité, agrippés aux jupes de leurs mères. Umar mena Brody jusqu'à une habitation tout au bout du chemin sillonné de traces de pneus. Le toit de bâche était d'un orange des plus criards. Deux jerricanes d'eau trônaient près de l'entrée devant laquelle se consumaient les braises d'un feu mourant. Des pots étaient éparpillés de-ci de-là. Un couteau gisait dans la poussière.

— Elle est là-dedans, dit Umar en lui désignant la porte.

Brody balaya la zone du regard avant de pénétrer dans la pièce sombre. Les garçons mâchaient des feuilles de khat, une plante aux vertus psychotropes qui leur laissaient les dents et les lèvres vertes.

Des gamins défoncés et armés jusqu'au cou. Parfait. Voilà ce à quoi Harrison avait fait allusion quand il avait mentionné que la situation pouvait dégénérer.

Brody devait trouver Ashley et se tirer fissa.

À l'intérieur, une étrange lueur orange créée par les rayons du soleil filtrant par la bâche baignait les lieux. Ses yeux mirent un moment à s'y accoutumer, puis la forme qu'il avait initialement prise pour une paillasse gémit.

Ashley.

Il fut aussitôt à côté d'elle, l'aidant à rouler sur le dos.

L'entraînement de base des Marines et les quelques mois passés en Afghanistan prirent le dessus. La réaction qui l'avait assailli à la vue d'Ashley, dans cet état, de surcroît, fut aussitôt ensevelie. Enfouie dans un endroit où régnaient à présent la peur et la fureur.

Elle avait été battue. Récemment. Le sang, qui suintait d'une balafre en travers d'un œil déjà tuméfié et meurtri, recouvrait la moitié de son visage. La robe d'été qu'elle portait était sale, ensanglantée et déchirée en bas de la manche, ce qui laissait apparaître à l'arrière de son bras une profonde entaille de laquelle gouttait un épais liquide grenat. Il attrapa un mouchoir de sa poche arrière et le noua autour de la plaie.

— Ashley, dit-il d'une voix forte et claire, mais elle n'ouvrit pas les yeux.

Commotion cérébrale, sans doute. D'une main ferme, il palpa ses bras et ses jambes. Pas d'os cassés. Puis, il appuya sur son ventre. Il était impossible de savoir si elle souffrait d'une hémorragie interne sans radiographie, mais les tissus paraissaient intacts. Elle était capable de bouger, ce qui excluait des lésions sévères de la moelle épinière. Quand il toucha ses côtes, elle gémit. Avec attention, le plus doucement possible, il les longea du doigt sans déceler de fractures. Toutefois sa peau était sensible et commençait à noircir.

Elle avait bien été battue.

La fureur bouillonna en lui, mais il n'eut d'autre choix que de serrer les mâchoires et de prendre sur lui. De sérieuses questions d'ordre médical demeureraient sans réponse, mais il ne pouvait pas laisser Ashley ainsi couchée dans la poussière tandis que des enfants-soldats se défonçaient la tête dehors. Il glissa les mains sous son corps et la souleva dans ses bras.

— *Fadlun*, geignit-elle.

« Pitié ».

L'espace d'un instant, ivre de colère, il voulut démolir la hutte, tabasser chacun des adolescents aux yeux vitreux. Mais il ravala ce furieux instinct et se concentra sur ce qui était important. Conduire Ashley là où elle pourrait recevoir des soins fiables.

Devant la porte, Umar attendait avec sa troupe. Un sixième homme venait d'arriver, des griffures rouges encore vives lui balafrèrent le visage. Et lorsqu'il regarda Ashley, il eut du mal à contenir son dégoût. Il grommela quelque chose que Brody ne put entendre, se détourna et cracha par terre.

Certains des gosses rirent et la situation fut sur le point de virer au carnage.

Je pourrais te mettre une balle dans la tête et faire du monde un endroit meilleur, songea Brody, à deux doigts de céder à la pulsion.

Sans prêter attention aux garçons qui l'observaient de leurs regards flous, il s'avança vers le jet dont Clayton avait allumé le moteur à la seconde où Brody était sorti de la hutte.

Cent mètres, pensa-t-il.

— Il y a eu un incident, dit Umar, courant pour le rattraper.

Cinquante mètres. Il voyait la silhouette de Clayton à travers le pare-brise poussiéreux du Cessna.

— L'homme avec les griffures au visage ?

Brody ne doutait pas une seconde qu'Ashley en était la responsable.

J'y suis presque.

— Quand Yeri a décidé qu'il était temps de les séparer, les femmes ne se sont pas laissé faire.

Bien joué, les filles.

— Où est l'autre femme ?

— Elle a été emmenée à Mogadiscio, où sa famille viendra la chercher.

Brody ne croyait pas une seconde à ce que lui racontait Umar, mais poursuivre la conversation avec ces ordures était une perte de temps. Et Ashley était sa priorité.

Sous ses bottes, le sable céda la place à l'asphalte de la courte piste et Clayton tendit le bras à travers le cockpit pour ouvrir la porte arrière tandis qu'ils s'approchaient.

— En a-t-on fini ? demanda Brody à Umar.

Ce dernier sourit, révélant des incisives et des molaires en or.

— Tout est satisfaisant. Oui ?

Si je te revois un jour, songea Brody, je te ferai bouffer tes dents.

Au lieu de prononcer cette phrase à voix haute, il acquiesça sèchement de la tête et tourna le dos à l'interprète.

— Elle va bien ? s'enquit Clayton.

— Elle est dans les vapes, répondit Brody en faisant glisser Ashley dans la cabine du petit avion.

Il arrangea un coussin pour sa tête et entoura son corps avec les couvertures qu'ils avaient apportées.

— Bordel de merde ! s'exclama Clayton lorsqu'il la regarda.

Brody songea aux armes à feu pointées dans son dos. La vieille mitrailleuse Browning montée à l'arrière du pick-up pouvait abattre l'avion, tous les tuer.

Il s'empessa de grimper dans la cabine exigüe et claqua la porte.

— Fichons le camp d'ici, dit-il.

Les secousses tandis qu'ils roulaient sur la piste élancèrent à l'évidence les membres déjà meurtris d'Ashley et il s'efforça d'amortir les chocs, de la protéger. Mais cela ne suffit pas.

Il tira violemment la trousse de premiers soins de sous le siège du pilote. La boîte s'ouvrit sous ses mains rugueuses et la bande de gaze se déroula sur le plancher métallique.

Ils l'avaient touchée. Frappée. Rouée de coups de pied. Terrorisée.

Ashley.

À cette pensée, il eut l'impression qu'on lui plongeait un fil électrique dans le cerveau. Un sentiment d'impuissance l'accablait.

L'avion décolla et prit de l'altitude avant de virer à droite.

— Il faut qu'on fasse escale à Nairobi, annonça Brody.

— C'est ma destination. On a tout juste assez d'es-
sence pour y arriver.

Le vol durerait trois heures, mais c'était là que se trouvait l'établissement médical fiable le plus proche.

Il sortit son téléphone et appela Harrison.

— Elle va bien ? demanda ce dernier avant la fin de la première sonnerie.

— Elle a été battue, répondit Brody, jetant un coup d'œil par le hublot au pick-up armé avec les mitrailleuses et les garçons soldats : le symbole d'un pays à la dérive. Elle a perdu connaissance et souffre sans doute d'un traumatisme crânien. Possible qu'elle ait des côtes fêlées. On se dirige vers l'aéroport Wilson à Nairobi ; faites en sorte qu'un médecin nous y retrouve.

Brody raccrocha et commença à ouvrir les petits paquets de lingettes alcoolisées pour tenter de nettoyer le visage d'Ashley. Il lui en faudrait une trentaine rien que pour essuyer le sang.

Et en vérité, rien de ce qu'il pourrait faire ne pouvait nettoyer ça. Absolument rien.

— Merde, grommela-t-il, et incapable de s'arrêter, incapable de se retenir davantage, il s'en prit au siège passager devant lui et se mit à le cogner. De toutes ses forces. Le fauteuil en plastique craqua contre ses poings. Merde, merde, merde !

— Hé, mon pote, fit Clayton avec un accent australien fort prononcé. Il t'a rien fait, mon avion.

Exact. Après une dizaine de profondes inspirations, il parvint à se calmer. Il rouvrit son poing endolori. Des tampons d'alcool. Nettoyer Ashley. Faire son possible pour effacer tout ça.

Mais lorsqu'il se tourna vers elle, elle l'observait de son œil brun écarquillé, le seul qu'elle arrivait à ouvrir.

Le cœur de Brody bondit dans sa cage thoracique comme s'il cherchait à se libérer. La voir vivante et réveillée – et si proche – le suffoqua de plaisir.

Les larmes bordèrent les cils d'Ashley, lui emplirent le coin interne de l'œil et s'écoulèrent le long de son nez. Elles s'échappèrent de sous la paupière gonflée et violacée de l'autre côté. Et son corps, sale, meurtri et en sang, commença à trembler.

— Tout va bien, lui dit-il, se penchant vers son oreille afin qu'elle l'entende dans le vacarme du moteur. (Il plaça une main au-dessus de sa tête et l'autre sur son épaule. Un semblant d'étreinte.) Tu en es sortie. Tu es en sécurité. Tout va bien se passer.

Il se demanda si, vu son état de choc et la décennie qui s'était écoulée, elle le reconnaîtrait. Et si oui, il espérait que cela ne lui causerait pas plus de souffrance. Elle avait assez à gérer.

C'est alors que les doigts d'Ashley s'agrippèrent à la manche de son tee-shirt gris. Elle avait les ongles cassés, crasseux et – Brody fut ravi de le remarquer – bordés de sang. Il espérait que c'était celui de Yeri.

— Brody ?

Il entendit à peine son murmure dans le bruit ambiant, mais il hocha la tête.

— C'est moi, Ashley, répondit-il en essuyant son visage ruisselant tandis qu'elle refermait lentement les yeux et sombrait à nouveau dans le sommeil. Je suis là.

3

*Hôpital de Nairobi, Kenya, dix heures plus tard,
5 août, 2 heures du matin*

Épuisé, Brody se tenait debout sur le seuil et regardait Ashley dormir sur le petit lit de sa chambre individuelle dans l'hôpital de Nairobi. *Une chance qu'ils soient si riches*, songea-t-il en buvant une gorgée du chai archi sucré de la cafétéria. L'argent des Montgomery avait graissé beaucoup de pattes au cours des quarante-huit dernières heures.

Il se frotta les yeux, trop nerveux pour se reposer, trop exténué pour être d'une quelconque utilité. Son genou lui faisait mal et il se pencha pour le masser. La vieille blessure ne l'avait pas élané depuis longtemps, mais cela faisait également fort longtemps qu'il n'avait pas voyagé accroupi à l'arrière d'un avion.

— Hé ! (Harrison se leva du fauteuil où il s'était installé, de l'autre côté du lit, près de la lampe, de sorte à profiter de l'éclairage pour travailler.) Assieds-toi, mon vieux. J'avais... oublié pour ta jambe. Le médecin n'autorisera pas Ashley à sortir avant... (Harrison consulta sa montre)... vingt-et-une heures. Tu ferais mieux de te reposer tant que tu le peux.

— Je pourrais te dire la même chose, répondit Brody en lui faisant signe de se rasseoir.

Il y avait des chaises dans le couloir pour lui.

Harrison s'exécuta à contrecœur. Il travaillait en continu, à graisser lesdites pattes. En matière de logistique, Brody devait bien le reconnaître, Harrison était doué.

— Il reste encore beaucoup à faire, dit ce dernier en baissant les yeux sur son téléphone. Ashley n'a pas ses papiers d'identité. Ses clés. Ou son portable. Je veux simplement que la transition s'effectue en douceur pour elle quand on rentrera à New York.

Brody acquiesça, même si Harrison ne le regardait pas. Dans le couloir, quelqu'un laissa tomber un plateau métallique et un homme brailla en swahili.

Dans le lit, Ashley tressaillit, tirant sur ses cathéters. Elle était gravement déshydratée à leur arrivée. Son état, combiné au traumatisme crânien, avait amené le jeune médecin kényan à insister pour qu'elle ne voyage pas avant au moins vingt-quatre heures. C'était trois heures plus tôt.

— Qu'est-ce...

Brody s'interrompt. Cela ne le concernait pas. Il secoua même la tête pour se le rappeler. But une gorgée de thé aux épices.

— Tu as dit quelque chose ? demanda Harrison.

Au diable la réserve ! Il était fatigué et il était impliqué. Sans compter qu'il restait vingt et une heures à tuer, et il ne pouvait les passer à observer fixement le mur, sans quoi il deviendrait fou.

Les hôpitaux n'étaient pas ses lieux préférés.

— Que faisait-elle là-bas ?

— Elle a passé une majeure partie de l'année au Kenya, expliqua Harrison. En tant que travailleuse humanitaire dans un camp de réfugiés à Dadaab.

— Toute une année ?

— Nous – la famille – avons essayé de la dissuader. Avec notre argent et nos relations, elle pourrait être bien plus utile depuis les États-Unis qu'en distribuant des sacs de riz dans les camps.

Brody imaginait mal Ashley se contenter d'une telle tâche, mais il s'abstint de tout commentaire.

— Elle n'était pas de votre avis ?

Le sourire d'Harrison était plein de tendresse mais las.

— Je vois que tu n'as pas oublié son caractère.

Des bretelles de maillot de bain bleu glissant sur ses épaules d'albâtre.

Oh non. Je ne l'ai pas oubliée.

Sur le lit, Ashley commença à remuer, le sauvant de ses souvenirs.

On l'avait lavée. On avait remplacé sa robe par une tunique d'hôpital jaune clair. Mais le sang et la terre maculaient toujours la naissance de ses cheveux. En contraste avec sa peau pâle, les points de suture noirs paraissaient épais et laids.

— Kate, murmura-t-elle, repoussant les couvertures avec les pieds comme pour se lever.

Harrison bondit du fauteuil, son visage épuisé ridé par l'inquiétude. Ashley avait brièvement repris connaissance quand ils étaient arrivés, mais elle était encore profondément désorientée, ce qui, d'après le médecin, était dû à la commotion cérébrale.

Elle ouvrit son œil valide, les effrayant tous les deux.

— Où est Kate ? demanda-t-elle d'une voix puissante et claire, semblant prête à se ruer hors du lit pour chercher son amie.

Cette femme... aurait fait une Marine du tonnerre. Féroce. Forte. Loyale. Intelligente. Les mots du général Mattis – « le meilleur des amis, le pire des ennemis » – auraient parfaitement pu s'appliquer à Ashley.

— J'essaie de la retrouver, répondit Harrison en s'approchant de sa sœur.

Brody était un gaillard imposant et il prenait beaucoup de place, aussi se détourna-t-il. S'efforçant de leur laisser autant d'intimité que possible.

Tu devrais partir, se dit-il. Ta mission est terminée. Tu n'as aucune raison de rester.

Il avait toujours su percevoir quand il gênait, et à cet instant, il était absolument convaincu que c'était le cas. Il avait mené à bien la partie difficile du travail, ce à quoi il était rompu.

Il est temps que tu t'en ailles.

— Harrison, murmura-t-elle.

— Salut, répondit ce dernier tout bas. (Brody entendit la tendresse dans sa voix.) Te voilà.

Du coin de l'œil, Brody la regarda tandis qu'elle soulevait le bras pour le tendre vers son frère, et Harrison se pencha vers le lit, souriant à sa sœur, malgré les larmes qui ruisselaient sur leurs visages.

Brody était doué pour observer une famille à la dérobée. La sienne. Celles qu'il protégeait.

Toutefois, tandis qu'il considérait les Montgomery, il dut détourner les yeux, les porter à travers la fenêtre sur la nuit noire, les ombres des palmiers.

— Je suis désolée, s'écria-t-elle. Je suis tellement désolée...

— Non, l'interrompit Harrison avec fermeté. Non. Je t'interdis de dire ça. Tu es ma sœur et tu es saine et sauve. C'est tout ce qui compte. Rien d'autre n'importe.

— Tu n'as pas une campagne à mener ?

— Elle n'est sûrement pas plus importante que toi, répondit Harrison.

Brody entendit le bruissement des draps et l'imagina secouer la tête. Il ferma les yeux, souhaitant se trouver n'importe où sauf dans cette chambre.

— Merci, souffla-t-elle.

— Ne dis plus rien, Ashley, murmura Harrison. Tu dois te reposer. Dépêche-toi de te rétablir, qu'on puisse te ramener à la maison.

— Brody ?

Brody eut un mouvement de surprise, étonné qu'elle s'enquière de lui ; il jeta un coup d'œil à Harrison, qui recula en silence.

Une ride apparut sous les points de suture sur son front et les larmes emplirent à nouveau son œil.

— Brody.

Sa voix, faible et tremblante, se brisa, comme si elle se rappelait tout juste à quel enfer il l'avait arrachée.

Des heures plus tôt, quand ils étaient arrivés à l'hôpital, elle avait refusé de le lâcher et il l'avait laissée s'accrocher à lui.

Il commença à tendre le bras vers elle, puis s'arrêta. En dépit de tout ce qu'ils avaient traversé la veille, cela lui semblait inapproprié. Il n'arrivait pas à chasser de sa mémoire la gamine de dix-sept ans vivant en princesse dans la haute société américaine. Intouchable de bien des manières. De toutes les manières, en vérité.

Il s'éloigna du lit et croisa les bras pour s'empêcher de repousser la mèche de cheveux qui tombait sur le front d'Ashley.

— C'est moi.

Le moment n'était guère opportun pour échanger des paroles de réconfort, aussi se replia-t-il dans une position familière. Son travail. Et la distance requise pour l'accomplir convenablement.

— Sais-tu où tu te trouves ? murmura-t-il.

Elle parcourut la pièce d'un regard vif, alerte.

— Dans un hôpital. À Nairobi ?

Et futée, avec ça ! Il réprima un sourire.

— Une idée de quel jour on est ?

Elle cligna les yeux et secoua la tête, ce qui la fit grimacer de douleur.

— Je suis restée dans ce camp pendant trois semaines. Nous sommes en août, n'est-ce pas ?

— C'est ça. Le 5.

Sa paupière battit avant de s'abaisser et elle lutta pour la rouvrir.

— Ne te force pas, Ashley.

Il caressa du bout du doigt la longue mèche brune qui s'épandait sur l'oreiller. Elle ne pouvait le remarquer. Le sentir. Ses cheveux emmêlés, pleins de poussière somalienne, formaient une masse compacte et grumeleuse. Il fallait l'en débarrasser.

— Endors-toi, ajouta-t-il. Tu seras bientôt chez toi.

— Ne... t'en va pas.

— Et où irais-je ? C'est toi qui me ramènes à la maison, murmura-t-il, et elle sourit alors que sa paupière se refermait.

La lumière tombait sur le lit, faisant paraître les bleus, les points de suture et les boursoufflures aussi graves qu'ils l'étaient.

Il était tout à fait conscient de chaque erreur qu'il commettait. Des limites qu'il franchissait. Et il se répétait qu'il ne s'agissait là que d'une anomalie. Dans quelques jours, il descendrait du jet familial des Montgomery et s'évaporerait dans son ancienne vie, son ancien boulot. Ses anciennes ombres.

Cela prendrait du temps, mais il oublierait Ashley. De nouveau.

— Des pistes sur cette Kate qui a été capturée avec Ashley ? demanda-t-il en ôtant les doigts de la chevelure de la jeune femme.

Imbécile. Pauvre crétin que la fatigue rend sentimental.

— Kate McGovern. Je sais que c'est une travailleuse humanitaire et qu'elle est anglaise, répondit Harrison en se rasseyant. (La lampe éclaira son visage, le fils prodige du clan Montgomery avait perdu de son lustre.) Je tiens une piste sur sa famille.

Brody s'écarta du lit pour s'avancer vers la porte, et rejoindre les ombres qui rôdaient à la lisière de la lumière.

— Umar a dit qu'elle avait été emmenée à Mogadiscio. Sa famille aurait payé la rançon.

Harrison émit un bruit d'approbation distrait et se cala dans le fauteuil, sa cravate desserrée, ses manches retroussées. Il portait les mêmes vêtements que dans la maison d'amis à Moorea. Ce qui remontait, semblait-il, à une semaine.

— Malheureusement, nous avons de plus gros problèmes.

Brody aurait bien ri. Mais il n'était pas surpris. La vie lui avait appris que la situation pouvait toujours empirer.

— Je dois repartir dès que nous aurons atterri à New York, expliqua Harrison. J'aurais donc besoin que tu conduises Ashley à l'hôpital Mont-Sinaï pour une consultation. Elle a déjà rendez-vous. Et ensuite, ramène-la chez elle. Je te rejoindrai au plus vite.

— Tu ne restes pas avec elle ? demanda Brody, étonné et furieux à cette idée.

— Je reviendrai dès que possible.

Quelle froideur ! Et Brody s'y connaissait dans ce domaine. Cependant, les manières glaciales de la famille Montgomery ne le concernaient pas.

— Très bien, répondit-il.

Sur le lit, Ashley soupira.

Au temps pour le retour à la normale.

Ashley ne pouvait pas rester seule, pas après ce qu'elle avait vécu. Pas quand elle souffrait d'un traumatisme crânien et de blessures aux côtes. Elle aurait besoin d'aide pour tout, même pour s'alimenter.

— Quels sont, au juste, ces plus gros problèmes ? s'enquit Brody.

— Ma mère.

En effet. Il rit tandis qu'il marchait vers la chaise dans le couloir. Où il s'assit et frotta son genou qui l'élançait. *Ça, c'était pire.*

4

*New York, quarante heures plus tard, 6 août,
11 heures*

Ashley était engourdie. Les membres ankylosés comme si elle était restée assise quarante heures sur de la glace alors qu'elle venait de traverser la moitié du globe.

Secourue par un garde du corps surgi de son passé.

Peut-être était-ce dû au choc, à la commotion cérébrale ou aux antalgiques. Ou alors au syndrome post-traumatique, même si elle avait toujours pensé qu'elle était trop pragmatique ou trop sotte pour en souffrir, en dépit de tout ce qu'elle avait vu. Le camp de réfugiés de Dadaab renfermait autant d'espoir que d'horreur, et elle avait été témoin des deux. Plus que nécessaire.

Toutefois, rien ne semblait réel. La voiture. La liberté. Les vêtements sur son dos. La limousine familiale. Entrer dans l'hôpital Mont-Sinaï pour consulter son médecin traitant au petit matin et passer des examens sans attendre une minute. Se faire apporter ses médicaments dans un sac en papier blanc par une infirmière.

Le pouvoir de l'argent et de l'influence avait de quoi donner le vertige. C'en était presque surréaliste.

Dans un effort pour rompre la glace, pour trouver sa place dans ce nouveau monde qu'elle habitait soudain, après avoir réchappé à des pirates – rien que ça ! – elle dressa une liste mentale.

Une sorte de credo post-kidnapping.

Elle ne mangerait plus jamais de chèvre. Plus jamais.

Il ne fallait pas considérer que porter des sous-vêtements propres était un confort qui allait de soi. C'était quelque chose de miraculeux. Ni plus ni moins.

Il en allait de même pour les portes. Dorénavant elle les fermerait toutes.

Elle n'était pas allée plus loin.

Dehors, le paysage familier de New York défilait dans une espèce de flou. Dans l'habitacle d'acier, à travers le brouillard qui l'enveloppait, elle sentait l'effervescence de la ville, le vacarme et les odeurs. Les lumières. Tout était si lumineux. Comme s'il fallait à tout prix éradiquer les ténèbres.

Tout l'opposé de l'Afrique.

L'anxiété et une douleur sourde que les analgésiques ne pouvaient totalement soulager commencèrent à l'élancer, la tirant de son engourdissement.

Cela faisait un an qu'elle n'avait pas mis le pied à New York. Et elle avait l'impression d'être plongée dans un bassin de néon.

Bien, songea-t-elle, il vaut mieux se sentir mal que ne rien sentir du tout.

La vitre teintée entre le fauteuil du conducteur et la banquette arrière s'abaissa et un sac en papier kraft fut poussé vers elle à travers l'ouverture. L'odeur divine, l'exquis effluve des frites se répandit dans la limousine si fort que l'estomac d'Ashley se noua aussitôt.

— Arrête d'essayer de me gaver, dit-elle sans prendre le sac.

La présence de Brody Baxter demeurait tout à fait mystérieuse. Elle s'étonnait qu'Harrison ait approché Brody, après ce qui s'était passé dix ans plus tôt, et s'étonnait encore davantage que celui-ci ait accepté la mission. Toutefois, Ashley était reconnaissante, bien que ce fût absurde, d'avoir vu son visage chaque fois qu'elle avait ouvert les yeux au cours des derniers jours.

Son visage de marbre.

À Nairobi, au tout début, quand le médecin l'avait examinée, Brody était resté à son chevet, incapable de bouger puisqu'elle l'empoignait par la couture de son tee-shirt. Elle ressentait alors une douleur monumentale, et une terreur et une stupeur tout aussi écrasantes, et ce tee-shirt en coton réchauffé par ce corps d'athlète, qu'elle tordait dans son poing, était la seule chose qui l'empêchait de se briser en mille morceaux.

Il était resté assis à côté d'elle, dans le jet, toute la nuit, tandis qu'ils survolaient l'Atlantique. La réveillant toutes les trois heures, car il fallait surveiller la commotion cérébrale. Chaque fois qu'elle s'était réveillée, paniquée et effrayée, inquiète pour Kate, pensant qu'elle se trouvait encore dans cette hutte, sous l'œil vigilant de Yeri, la voix de Brody lui était doucement parvenue des ténèbres.

— Tout va bien, n'avait-il cessé de lui répéter.

Après qu'ils avaient atterri à New York, Harrison avait déposé un baiser sur son front et lui avait dit qu'il essayait de rassembler les pièces égarées de sa vie avant de disparaître comme il en avait l'habitude.

Brody l'avait emmenée à l'hôpital et avait attendu dans le couloir pendant que le Dr Goldstein l'auscultait consciencieusement. La courbe de ses épaules était visible derrière la vitre en verre dépoli. Et elle s'était concentrée dessus, se mordant la lèvre tandis

que le médecin pratiquait l'examen réservé aux victimes de viol.

Une pierre de touche étrange, et non dénuée de dangers, mais elle se montra indulgente envers elle-même.

Si on n'a pas le droit de prendre de mauvaises décisions après s'être fait kidnapper, quand peut-on le faire ?

Elle aurait souri tant elle se trouvait ridicule si son visage n'avait pas été aussi tuméfié.

Et à présent, alors que la limousine freinait et redémarrait dans les rues bondées de Manhattan, elle se retrouvait avec une écharpe bleue toute neuve, une ordonnance pour des antalgiques et des antibiotiques pour l'infection causée par l'entaille sur son bras.

L'un des rares plaisirs d'avoir été enlevée : zéro bagage.

Et elle avait Brody.

— Je n'ai pas faim, dit-elle, enfonçant le bouton pour remonter la vitre.

Il avait dû la verrouiller de son côté, car elle se bloqua à mi-hauteur, le sac et son bras tendus vers elle.

Il ne dit rien, il n'avait jamais eu besoin de le faire. Les actes de Brody parlaient d'eux-mêmes. C'était des déclarations d'intention. Des épopées argumentatives. Il se contenta de tenir le sac jusqu'à ce qu'elle se résigne à l'attraper.

— Tu n'es pas mieux que les Somaliens, fit-elle.

— Ce n'est pas de la chèvre, répliqua-t-il comme s'il savait.

Et peut-être était-ce le cas. Peut-être avait-il été kidnappé par des pirates des milliers de fois. Elle ne savait rien de lui, même si dix ans plus tôt elle avait fait preuve d'une curiosité puérile qui avait entraîné son lot de souffrances.

Sous l'odeur des frites, elle huma un effluve de cheeseburger et son ventre se dénoua pour rugir d'excitation. Comme la plupart des adolescents, elle adorait les fast-foods quand elle avait dix-sept ans, et au cours des six mois où Brody avait travaillé pour sa famille, il avait dû la voir engloutir des centaines de ces burgers.

À ce jour encore, cela restait son péché mignon.

Toutefois, cela faisait un an qu'elle n'avait pas mangé au McDonald's et son estomac ne supporterait jamais une nourriture aussi grasse. Cela dit, si elle vomissait tout sur Brody, ça lui apprendrait. Elle referma bien le sachet et le posa à ses pieds. La réintroduction de la cuisine nord-américaine dans son régime alimentaire devrait s'effectuer progressivement.

Elle croisa son regard par la vitre baissée ; rien n'échappait à ces yeux noirs. Et le cerveau vif qui allait de pair en tira vite les conclusions logiques.

— Je suis désolé, dit-il. Essaie ça.

Il lui tendit un jus d'orange. Et un demi-bagel. Son petit déjeuner, peut-être ? Elle s'empressa de calculer de quelle manière le partager. Combien de bouches pourrait-elle nourrir si elle faisait attention ? Trois ? Quatre ?

— Ashley.

Ce simple mot, plein d'inquiétude, suffit à lui faire cligner les paupières. Exact. Elle n'était plus en Afrique. Elle était à New York.

— Merci, dit-elle avant d'accepter ce qu'il lui offrait.

Elle sirota le jus, glacé et d'une couleur éclatante, subtil mélange d'acidité et de douceur.

Elle décida d'ajouter le jus d'orange à son credo. Du jus d'orange tous les jours.

Elle mordit dans le bagel telle une morte de faim. Ce qu'elle était, à bien y réfléchir.

Les pirates l'avaient bien nourrie, mais la plupart du temps elle avait été incapable de manger. Le parasite intestinal qu'elle avait attrapé au Kenya avait resurgi en Somalie. Et ainsi, vingt et un jours durant, Kate et elle avaient occupé tour à tour les toilettes du campement, qui correspondaient parfaitement à ce qu'on pouvait attendre d'un pays du tiers-monde.

Kate.

Penser à son amie, à la dernière fois qu'elle l'avait vue alors qu'elle se faisait traîner par Aferi, la lèvre en sang après que Yeri l'eut giflée, lui noua à nouveau l'estomac. Ashley avait crié et s'était débattue de son mieux, mais Yeri, qui avait passé trois semaines à l'observer avec haine et possessivité, l'avait frappée à la tête avec la crosse de son AK-47.

Ashley toucha son pansement, les points de suture formaient de petites bosses dessous. Tout était devenu noir jusqu'à ce qu'elle se réveille dans cet avion avec Brody.

— Brody ? (Depuis le fauteuil passager à l'avant, il se tourna vers elle.) Des nouvelles d'Harrison au sujet de Kate ?

— Pas pour l'instant.

Il l'étudiait de ses yeux insondables.

Elle en avait plus qu'assez de se faire dévisager par des hommes, alors elle tira la langue et appuya sur le bouton pour remonter le panneau de verre. Brody se détourna comme la vitre s'élevait, mais Ashley vit qu'il souriait.

La limousine ralentit avant de s'arrêter enfin, et Ashley regarda par la vitre l'immeuble d'avant guerre situé sur la 82^e rue dans le très chic quartier de l'Upper East Side. L'appartement de Nonnie. Épuisée, exténuée, Ashley sentit les larmes lui brûler à nouveau les yeux.

Son excentrique grand-mère maternelle était décédée des années plus tôt, mais cet appartement, rempli

de toutes ces belles et étranges affaires, constituait un réconfort satisfaisant.

La portière de la limousine s'ouvrit et Brody fut devant elle, pour l'aider à descendre, faisant preuve d'une infinie délicatesse lorsqu'il lui toucha les épaules, la main.

— Merci, lui dit-elle pour la millième fois.

Il hocha brièvement la tête. Il lui avait demandé d'arrêter de le remercier et elle lui avait répondu que c'était impossible. Inconcevable.

La reconnaissance faisait partie de son essence, de son être. Et après tout ce qui était arrivé, elle en éprouvait plus que jamais.

Le portier, qui avait changé depuis sa dernière visite, ouvrit la porte de l'immeuble, s'efforçant de ne pas la dévisager.

— Vous devriez voir le type qui m'a fait ça, plaisanta-t-elle en passant devant lui.

L'homme plissa les yeux.

— Est-ce que c'est lui ? demanda-t-il en pointant un doigt épais sur Brody.

— Non, lui assura-t-elle, réconfortée par sa sollicitude, son attitude chevaleresque. (*Ah, les New-Yorkais et leur tempérament possessif !* songea-t-elle.) Il veille sur moi.

— Eh ben, il fait du sacré bon boulot ! répliqua le portier avec sarcasme, et Ashley sourit pour le convaincre.

Son sourire, il fallait bien l'avouer, était plutôt hideux avec toutes ces contusions, et il ne produisit guère l'effet escompté, ce qui ne la surprit pas le moins du monde.

Brody secoua la tête et enfonça le bouton de l'ascenseur, faisant peu de cas du portier. Elle se rappela ce trait de caractère chez lui : il était impossible de le provoquer. Impossible de le pousser à bout pour qu'il passe à l'action.

Il restait calme, toujours si calme.



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

**Profitez
de nombreux
avantages!**

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accédez à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com!



11759

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
Par GRAFICA VENETA
le 2 février 2017.

Dépôt légal février 2017.
EAN 9782290140567
OTP L21EPSN001691N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion